

## **Un monde virtuel**

L'espace médiatique créé par le journal littéraire s'inspire résolument du monde extérieur. Il en reprend les codes sociaux et culturels et est façonné par les événements de son temps. Pourtant, nous avons pu voir qu'il possède des particularités qui lui sont spécifiques, et qui le distinguent des autres lieux de sociabilité d'une part mais également de l'espace public, dans la mesure où il ne touche qu'une partie très sélective de la population.

L'ambivalence du périodique littéraire conduit à s'interroger sur la structure de cet espace offert aux lecteurs et sur les principes qui le régissent. L'espace médiatique s'affranchit des frontières temporelles et géographiques pour recréer un monde nouveau, représenté dans ces périodiques. Il met en relation des personnes multiples sans s'appuyer sur un lieu physique. Pour cette raison, nous envisagerons l'espace médiatique du journal littéraire comme un monde virtuel, propice à la prise de parole et à l'expression de soi.

### **9.1. Un espace rhétorique et géographique de transition**

La métaphore bien connue de « République des Lettres », utilisée pour décrire cet espace de dialogue entre les lettrés et les amateurs signale un emploi politique de la sphère littéraire. L'usage récurrent, et déjà à l'époque, de la métaphore renvoie quasiment à un emploi lexicalisé. Il signale la nécessité pour les contemporains de nommer à partir d'une image, la spécificité des échanges autour des Lettres et fait écho à l'image usuelle et usée du « monde des Lettres ». Si l'expression « République des Lettres » a été forgée sur le sens étymologique du nom « république », c'est-à-dire, la « chose publique », il faut ajouter que

son sens politique d'Etat est déjà attesté depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Ainsi, le « monde des lettres » et la « république des lettres » sont deux expressions créées pour donner une consistance physique, ici géographique, à un domaine culturel. Cela permet de donner une représentation mentale à un élément immatériel tel que le champ littéraire<sup>786</sup>. C'est ainsi que nous nous sommes autorisée, depuis le début de cette étude, à parler du périodique littéraire comme d'un espace, ou d'un lieu. Mais il convient à présent d'interroger plus avant cet usage.

Depuis l'Antiquité, les champs du savoir et plus particulièrement la littérature sont soumis à une métaphorisation fréquente pour pouvoir être analysés. Cette pratique a été adoptée par la suite et se retrouve encore au XVIII<sup>e</sup> siècle. Desfontaines et Granet, par exemple, expliquent, à l'orée de leur périodique<sup>787</sup>, qu'ils se donnent pour mission de parcourir le Pays des Lettres :

Comme le Parnasse est situé au milieu du vaste Pays des Lettres, ne vous étonnez point, Mr., si les nouvelles que je vous mande aujourd'hui, & que je vous manderai dans la suite, ne sont pas toutes du Parnasse. On découvre aisément du haut de cette montagne tout ce qui se passe dans les vallons de la République Littéraire<sup>788</sup>.

Grâce à cette mise en espace des savoirs, le lecteur explore allègrement les paysages selon qu'il est dans le Parnasse ou dans les « vallons de la République Littéraire ». Chaque vallon représentant, on peut le supposer, un savoir spécifique. Les rédacteurs du *Nouvelliste du Parnasse* reprennent cette métaphore et présentent ainsi leur périodique comme un essai de cartographie de ces différents savoirs. Il s'agit bien de « territorialiser » un champ culturel, pour détourner le vocabulaire de Deleuze, afin de lui donner une consistance physique.

C'est d'ailleurs ce que souligne Claude Labrosse lorsqu'il envisage le périodique littéraire comme un espace géographique, un territoire :

Par la complexité de son organisation et sa présence permanente, le périodique fait du texte de presse une sorte de milieu homogène et organisé, où peut circuler l'énonciation des autres textes. C'est son mode original d'éditorialité. Il instaure un milieu de langage et de discours qui, de même qu'un espace newtonien pour d'autres phénomènes, permet une propagation de discours, de textes, de parole. Le périodique est au fond lui-même un

---

<sup>786</sup> On note le recours à la métaphore du champ comme si le savoir était une surface plane cultivée et cultivable.

<sup>787</sup> Filons tant que faire se peut la métaphore géographique pour prendre conscience de son poids dans les commentaires sur la culture.

<sup>788</sup> Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, t.1, l.1, 1731, p.23-24.

territoire formé d'une circulation d'information et d'énoncés : à la fois texte-vecteur et territoire-réseau<sup>789</sup>.

En s'inspirant d'un vocabulaire relevant à la fois de la géographie et de la topographie (milieu, espace, vecteur, réseau, propagation), Claude Labrosse souligne la place du périodique littéraire dans un contexte de transmission. Ici, l'espace du périodique ne permet pas d'échange de forces physiques mais favorise un flux d'informations et de communication. Les termes employés ne sont pas anodins et évoquent par ailleurs ceux de Michel Serres, lorsqu'il explique que la culture est un :

espace d'échanges et de transactions entre des domaines ouverts à une circulation généralisée du sens : la traduction, la communication, l'interférence, la distribution et le passage seraient les opérations à travers lesquelles s'effectuent les échanges entre formations culturelles et régions du savoir.<sup>790</sup>

Cette définition, déjà évoquée dans l'introduction de cette étude, s'applique à l'espace du périodique littéraire. La culture et le journal littéraire fonctionnent comme des espaces d'accueil du sens, des véhicules de transmission de celui-ci. Si l'on pensait le rapport entre les deux de façon inclusive – la culture étant au cœur du périodique littéraire -, il semble qu'il faille également les envisager dans une relation quasi-synonymiques. Le périodique littéraire devient une pratique culturelle, un objet culturel. Il est autant une manifestation culturelle qu'un objet de diffusion de celle-ci, au service de la culture. En d'autres termes, le périodique littéraire est tout à la fois l'écrin d'une culture et son symbole.

Ces journaux diffusent des informations culturelles, dont le caractère abstrait est renforcé par la communication non physique entre les lecteurs et les rédacteurs. Il est un lieu de rencontre et d'échanges autour des idées. Il accueille l'information en même temps qu'il la transmet. Toutefois, il n'est en aucun cas à l'origine ou à la fin du processus de communication. Pour mieux le comprendre, nous pouvons reprendre l'image du rhizome, défini par Deleuze et Guattari, qui suppose que l'organisation des éléments ne suit pas une structure hiérarchique, mais que tout élément peut affecter ou influencer tout autre<sup>791</sup>. Dans ces conditions, il n'y a pas de base ou de fondement à la communication mais celle-ci

---

<sup>789</sup> Claude Labrosse, « Du dispositif du périodique au texte du journal. (Essai de compréhension d'une stratégie complexe) », *Le journalisme d'Ancien Régime*, p.402.

<sup>790</sup> Laurence Dahan-Gaida construit une définition de la culture à partir des propos de Michel Serres dans *La communication, Hermès I*, « Le Tiers dans tout ses états » in *Logiques du tiers*, p.24. Voir introduction.

<sup>791</sup> Voir l'ouvrage de Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et Schizophrénie 2*, dans lequel est théorisée la notion de rhizome, p.30-31.

se déroule de façon aléatoire, se prolonge ou s'arrête pour repartir ailleurs. Comme le rhizome, la communication est ce qui prolifère, se ramifie sans cesse et cela, voilà l'idée fondamentale, en fonction de sa rencontre avec « le dehors ». Concernant le périodique littéraire, il est intégré à une chaîne non linéaire de communication et de diffusion d'information. Bien au contraire, il participe d'une structure en réseau qui n'a ni fin ni commencement. La communication mise en place par les lecteurs s'adapte constamment : bloquée sur un sujet, elle est susceptible de reprendre ailleurs. Somme toute, l'espace du périodique littéraire se forme sur des frontières imprécises et mouvantes. Il est aléatoire, infini, déstructuré et désordonné, riche en potentialités. C'est précisément la particularité de cet espace d'échange qui ouvre la voie à une communication en réseau, semblable à une toile d'araignée qui n'aurait pas de centre.

Le périodique littéraire contient et développe un espace de dialogue, mais celui-ci est libre de déborder dans le monde extérieur et inversement. Il conserve et diffuse l'information dans un espace de l'entre-deux ou sur un seuil. De fait, il se fait bien *l'intermédiaire* entre les lecteurs. Il est un lieu de passage entre l'événement, dans le monde, et son récit, dans les pages du périodique. Les journaux littéraires sont les lieux de transformation du discours transmis au discours reçu. Les lecteurs donnent un sens à ce qu'ils découvrent et sont susceptibles de diffuser l'information dans un nouvel espace ou de réagir à celle-ci dans ce même lieu. Cet espace agit comme un *medium*.

De plus, parce qu'il a la particularité d'être situé dans un hors-lieu et dans un hors-temps, - dans la mesure où la communauté de lecteurs découvre et lit le journal à des moments et dans des lieux distincts -, le périodique littéraire développe un espace de sociabilité inédit. Cette indétermination des repères spatio-temporels dans l'échange entre les membres de la communauté du périodique, est notamment due au flou entre l'espace relationnel classique de sociabilité, espace du dehors et l'espace dans lequel on peut lire le journal, les appartements privés par exemple. Autrement dit, le périodique fait entrer le monde, et l'information, dans l'intérieur du lecteur.

Cet espace médiatique se singularise par rapport aux autres lieux de sociabilité en ce qu'il ouvre une porte entre l'espace public et l'espace privé du lecteur. Cette double potentialité de lecture est nouvelle au XVIII<sup>e</sup> siècle, période pendant laquelle les espaces intimes et de représentation sont bien distincts. Le périodique est le seul espace de sociabilité qui puisse venir à la rencontre des lecteurs dans leur intimité. D'abord parce que

le journal pénètre dans les lieux privés chez le lecteur lorsqu'il est abonné ou qu'il l'achète et l'emmène chez lui. C'est un peu de la société qui entre dans son espace. Ensuite parce que le journal est lu et que toute lecture, quelle qu'elle soit, place le lecteur dans une solitude face à lui-même.

Contrairement aux espaces classiques de sociabilité, dont le lieu est stable et identifié, la lecture du journal peut se faire en différents endroits et de ce fait, elle est reçue différemment. Paul Benhamou, dans un article intitulé « La lecture publique des journaux » recense les différentes possibilités pour les lecteurs de se procurer, ou d'avoir accès momentanément au journal<sup>792</sup>. Celui-ci peut en effet être acheté à titre individuel mais également partagé par plusieurs lecteurs. Très vite des lectures publiques, ou collectives, se mettent en place, par l'intermédiaire d'institutions variées qui mettent à la disposition du public une sélection de périodiques. Selon les indications de Mercier, cité par Paul Benhamou, cet usage se développe dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avec la *Gazette* qui pouvait être lue dans les jardins publics<sup>793</sup>. La lecture publique peut être gratuite ou payante et se développe selon trois modalités : les cabinets de lecture, les sociétés d'amateurs de journaux, les chambres de lecture.

Les cabinets de lecture sont le plus souvent mis en place par les libraires. Quillau est le premier à ouvrir ce type de lieu en 1761 à Paris. L'abonnement coûtait 24 livres par an et permet de lire plusieurs journaux alors que le *Mercur de France* et l'*Année littéraire* étaient déjà vendus à ce tarif et que l'abonnement au *Journal des Savants* coûtait 16 livres. La plupart des périodiques à disposition étaient des périodiques littéraires, avec quelques gazettes et le *Journal des Savants* comme en témoigne cette annonce de l'*Année littéraire*, « Avis pour la lecture des Gazettes & des Journaux » :

*Quillau*, Libraire, rue Christine, Faubourg Saint-Germain, près la rue Dauphine, tenant le Magasin littéraire, donne avis au Public que, pour procurer aux personnes qui ne désirent prendre lecture que des Gazettes & des Journaux, la facilité de les lire commodément, il a disposé à cet effet une Salle, où il donnera ces ouvrages à lire, soit par séance, soit en détail. Les personnes qui liront par séance pourront, outre les Gazettes & les Journaux, consulter aussi différents Dictionnaires, comme celui des Sciences & des Arts, de Moréri, &c. Les Mémoires de l'Académie des Sciences & ceux de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Le prix de chaque séance est de 4 sols. La Salle est ouverte tous les jours depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures précises du soir. On trouve au magasin le Prospectus où sont détaillées les conditions de l'abonnement pour la lecture, dont le prix est de 24 liv. par an, de

<sup>792</sup> Paul Benhamou, « La lecture publique des journaux », *XVIII<sup>ème</sup> siècle*, n° 37, 2005.

<sup>793</sup> *Ibid.*, p. 283. Benhamou cite les propos de Mercier dans son *Tableau de Paris*, volume 5, p. 259.

15 liv. par demi-année, & de 3 liv. par mois, avec le Catalogue des Livres composant ce Magasin Littéraire<sup>794</sup>.

L'idée est rapidement reprise et les offres se multiplient. Certaines formules permettent au lecteur d'emprunter le journal, d'autres le contraignent à le lire sur place. Les sociétés d'amateurs de journaux sont des réunions de particuliers souhaitant s'offrir différents journaux mais sans pouvoir payer tous les abonnements, aussi s'organisent-ils en société pour accéder à un large choix de journaux. Ces sociétés ne sont pas lucratives mais le prix d'entrée était suffisamment élevé pour limiter l'accès aux couches aisées de la population. La chambre de lecture, quant à elle, est constituée sur le modèle des académies, bien que son fonctionnement soit moins institutionnel. Ces cercles n'ont donc que peu contribué à développer la lecture des journaux, mais ils ont favorisé la lecture publique. Ils facilitent l'échange intellectuel avec d'autres lecteurs et participent de la diversification des pratiques de lecture. Ils ont favorisé une meilleure circulation des périodiques entre les différents milieux sociaux et ont permis à des lecteurs moins aisés de découvrir plusieurs types de périodiques. Le *Mercur de France* et l'*Année littéraire* figurent dans la plupart des sélections. Parfois, d'autres périodiques littéraires sont ajoutés, comme le *Journal des Dames*. À leurs côtés, on trouve des gazettes, le *Journal de Trévoux* ou le *Journal des Savants*, pour les plus fréquents.

La multiplication de ces lieux n'empêche pas l'isolement propre à cette activité qu'est la lecture. Ainsi, le lecteur de périodique reçoit des informations du monde extérieur et les assimile dans son intérieur privé. Et même s'il se trouve hors de chez lui, entre le moment de sa lecture et celui où il échange sur ce qu'il a lu, il s'écoule un temps de solitude propre à l'isolement du lecteur. En outre, lorsque le périodique intègre l'espace privé de la maison, lorsqu'il est lu chez soi, dans le fauteuil habituel, à l'abri des regards, et même si la lecture est destinée à être commentée ultérieurement, alors le périodique littéraire amène le monde chez le lecteur. Le périodique littéraire se construit dans cet entre-deux. L'objet-journal offre déjà cet espace intermédiaire entre sphère de l'intime et espace public mais cela est amplifié dans le périodique littéraire dont la forme dialogique joue de cette ambivalence. L'emploi de la forme personnelle, et la juxtaposition de textes de lecteurs, comme des billets doux, et d'articles de compte rendu très sérieux, conduisent à réunir dans un même espace des conduites sociales et des conduites privées.

---

<sup>794</sup> Fréron, *Année littéraire*, t. 5, 1776, l. 3 non datée, p. 70-71.

La particularité de cet espace médiatique réside donc dans cette absence de temps et de lieu défini. Les rédacteurs ne peuvent présumer du lieu et du moment de lecture des numéros. Parce qu'il est virtuel, cet espace médiatique ne se confond avec aucun autre. De surcroît, contrairement au mode d'échange épistolaire, il n'a pas de récepteurs précis. La lecture du journal est totalement tributaire du lecteur. Quand va-t-il acheter le journal ? Où va-t-il se le procurer ? Comment va-t-il le lire ? Autant de questions qui ne trouvent pas de réponses et auxquelles s'ajoutent l'indétermination du mode de lecture, ou de la quantité. Certes, le livre possède les mêmes particularités. Néanmoins, il n'est pas aussi dépendant de l'actualité des nouvelles et dans la mesure où il propose, le plus souvent, un texte unique avec un début et un fin, il ne permet pas de diversifier autant les modes de lecture. Le texte du périodique, parce qu'il est structuré, peut être abordé de plusieurs façons. Il occasionne des parcours de lecture, complets ou non, décidés et sélectionnés par les lecteurs.

Les rubriques ou les lettres qui structurent le périodique littéraire favorisent l'application de la métaphore géographique. La lecture du périodique littéraire peut être assimilée à un voyage dans lequel on choisit de suivre toutes les destinations ou bien de n'en parcourir que quelques-unes. De fait, le voyage se poursuit à l'extérieur du numéro puisqu'il possède un avant et un après, dans la mesure où le périodique s'insère dans une collection, et parce qu'il occasionne de nouvelles lectures et d'autres échanges. Par exemple, chaque texte du périodique est susceptible de faire écho à d'autres textes, présents dans la mémoire du lecteur ou simplement parce qu'ils font l'objet de l'article lu, comme dans les articles de critique. Chaque texte est ainsi le résultat d'un enchevêtrement d'autres textes. Comme le rappelle Christian Vandendorpe,

Sur le plan du contenu thématique et symbolique, les textes sont souvent loin d'être linéaires. En fait, la notion même de texte, qui vient du latin *textus*, renvoie originellement à l'action de « tisser, entrelacer, tresser », ce qui suppose le jeu de plusieurs fils sur une trame donnée et, par leur retour périodique, la possibilité de créer des motifs. Ainsi la métaphore visuelle est elle présente dans l'idée du texte dès les temps les plus anciens. Cet aspect paradigmatique du texte relève de l'ordre spatial<sup>795</sup>.

Aujourd'hui, la même métaphore géographique du déplacement est utilisée. Les usagers ne feuilletent ni ne parcourent plus les textes, mais ils « surfent sur la Toile ». L'évolution des termes utilisés pour décrire l'activité de lecture signale une modification du rapport au texte. Toutefois, l'idée d'un déplacement, d'un voyage d'un texte-territoire à un autre est

---

<sup>795</sup> Christian Vandendorpe, *Du Papyrus à l'hypertexte, Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, p. 43.

conservée. Bien sûr, le périodique littéraire n'offre pas la même potentialité mais il ouvre la voie à une lecture choisie, sélective, orientée en fonction de l'actualité, de l'humeur, du lieu de lecture. Le périodique littéraire innove dans ce nouveau mode de lecture, bien plus que les autres périodiques d'abord parce qu'il favorise l'expression des lecteurs mais également par la diversité des textes et des sujets qu'il propose. Ce voyage culturel à l'œuvre dans le journal littéraire signale la mise en place d'un espace virtuel de communication. La métaphore géographique joue un rôle non négligeable pour comprendre le mode de développement du périodique littéraire. Elle intervient comme un signal pour révéler le processus de virtualisation initié par ces journaux.

### **9.2 Un processus à l'œuvre : la virtualisation**

Gilles Deleuze publie en 1969 un ouvrage, *Différence et répétition*, dans lequel il postule qu'il existe quatre modes de représentation du monde : le réel, le possible, l'actuel et le virtuel. Ces modes s'opposent deux à deux : le possible et le réel d'une part et l'actuel et le virtuel d'autre part. G. Deleuze définit le possible comme étant ce qui appelle une réalisation pour devenir réel, tout en pouvant rester latent sans jamais être réalisé. A *contrario*, le virtuel relève du réel, il désigne ce qui est sous une forme dégagée des contingences. Pour être visible, il doit subir le processus de l'actualisation. Le virtuel désigne ce qui relève de l'abstraction et du non physique. Il ouvre un monde dans le monde, mais avec des règles différentes, moins restrictives.

G. Deleuze est un précurseur dans la théorisation de la notion de virtuel qu'il présente comme un mode parallèle de représentation du monde. Avec l'essor d'Internet, ses analyses vont être largement reprises et développées notamment autour des nouvelles pratiques de communication. Michel Serres, dans son ouvrage *Atlas*, paru en 1994, dresse une cartographie des modifications des relations à l'espace et au temps, dues à la virtualisation, sans toutefois proposer une théorie du virtuel. C'est Pierre Lévy qui va véritablement introduire la notion en y consacrant tout un ouvrage, *Qu'est-ce que le virtuel ?* paru en 1998, dans lequel il explore ses applications dans de multiples domaines. Philosophe spécialiste de l'impact d'Internet dans nos sociétés, il propose une théorie complète du virtuel qui n'est pas sans intérêt pour l'étude des périodiques, premières manifestations de communication élaborée et publique à distance.

Pierre Lévy envisage le processus de virtualisation comme un indice d'une « évolution culturelle à l'œuvre ». Selon lui, les grands moments de notre histoire ont été marqués par l'entrée dans une phase nouvelle de virtualisation, à commencer par l'écriture. Elle signale une avancée supplémentaire dans notre « hominisation »<sup>796</sup>, et apparaît comme un repère des mutations culturelles et sociales. De ce point de vue, le développement du périodique littéraire qui permet la mise en place d'une société virtuelle de lecteurs, fondée sur la communication et l'échange d'information, devient un marqueur d'une évolution culturelle et sociale qui se jouerait au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La virtualisation entraîne trois conséquences. Elle consiste d'abord à créer de l'autre, du nouveau, ce que Pierre Lévy a appelé « hétérogénèse ». Elle remet en cause un réel contraint et limité pour produire autre chose. Ce processus d'altérité élargit la perception de la réalité et se retrouve dans les journaux littéraires. La virtualisation des échanges entraîne en effet la création d'un lieu de sociabilité nouveau, l'espace médiatique.

En second lieu, la virtualisation « réinvente une culture nomade en faisant surgir un milieu d'interactions sociales où les relations se reconfigurent avec un minimum d'inertie », ce que Pierre Lévy a nommé « déterritorialisation », à la suite de Deleuze<sup>797</sup>. Elle n'est pas dépendante d'un ici et d'un maintenant. L'espace et le temps apparaissent comme des variables, créant ainsi différents types de réseaux sociaux et une pratique originale et diversifiée de l'espace. Lorsqu'une société entre dans une phase haute de virtualisation, comme le développement des périodiques, ou celui d'Internet, on assiste dans le même temps à une accélération des échanges fondés sur la communication et à une croissance de la mobilité.

Enfin, la virtualisation permet un passage de l'intérieur vers l'extérieur, et inversement. Elle s'illustre dans le processus de l'aller-retour, c'est-à-dire dans le fait de chercher à réunir une notion, ou un principe, et son contraire, comme lorsque le périodique joue sur l'expression subjective et l'objectivité du discours ou lorsqu'il se positionne à la fois sur un mode d'échange privé, ou restreint, et sur un mode d'échange public, ou encore lorsqu'il fait du lecteur, un auteur par exemple. C'est l'« effet Moebius »<sup>798</sup>. Or, le périodique

---

<sup>796</sup> Le terme est de Pierre Lévy et désigne le processus du « devenir humain ». L'auteur part du postulat selon lequel le fait d'être humain ne serait pas une fin en soi mais le résultat d'un processus.

<sup>797</sup> Pierre Lévy, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, p. 7.

<sup>798</sup> Moebius est un mathématicien allemand du premier XIX<sup>e</sup> siècle qui, outre l'invention de nombreuses formules mathématiques, s'intéressa à ce qu'on a appelé le « ruban de Moebius », un cercle fermé, constitué

littéraire joue de cette ambiguïté et crée un espace dans lequel sphère privée et espace public se rencontrent. Le monde entre dans l'intimité du lecteur et dans le même temps, les textes à caractère personnel, telles les lettres, apparaissent comme des morceaux d'intimité jetés dans l'espace public du périodique.

Ces trois phénomènes, la déterritorialisation, l'hétérogénéité et l'effet Moebius, sont constitutifs du principe de virtualisation. Ils se retrouvent dans les différents objets soumis à ce processus, comme l'imagination, la mémoire, la religion ou la finance par exemple. Ils permettent de caractériser précisément l'espace du journal littéraire et facilitent son appréhension. Les journaux littéraires publient de nombreux récits qui mettent en scène un personnage qui, en songe, rencontre les grands auteurs anciens et contemporains. On en trouve notamment un exemple en juin 1775 dans le *Journal des Dames, Temple de Mémoires ou Visions d'un Solitaire*, dans lequel le personnage, parce qu'il lit beaucoup le soir avant de s'endormir, rencontre, dans le temple de mémoire, Fréron, Rousseau, Crébillon, mais également Rabelais ou Voisenon<sup>799</sup>. Il s'agit bien d'une rencontre virtuelle entre des hommes de lettres et un lecteur, qui représente ici l'ensemble des lecteurs. L'imagination, ou la mémoire (du texte ou des personnes) témoigne du processus de virtualisation.

Finalement, c'est le savoir d'une manière générale qui est la forme première de virtualisation. Il se matérialise dans le périodique littéraire mais entraîne à son tour un processus de virtualisation des pratiques de communication, nécessaire pour la diffusion de ce savoir. La virtualisation provoque la création d'un nouvel objet, médiateur social et support technique où se réalisent des opérations intellectuelles ; ainsi de l'écriture, nouvelle forme créée en réponse à un besoin de communication. Elle est un facteur non négligeable dans la structuration de la réalité sociale. Elle renforce le degré de réalité comme en témoignent les deux exemples significatifs donnés par Pierre Lévy qui sont les médias et la finance. Ces deux collectifs les plus virtualisés et virtualisants (en ce qu'ils sont abstraits et déclencheurs de nouvelles abstractions) sont pourtant dotés d'un réel pouvoir sur la société.

Ainsi, le virtuel développe un espace semblable au monde réel tout en modifiant le rapport entre les objets puisqu'il est dégagé des contingences. Néanmoins la virtualisation

---

d'une seule face, contrairement aux cercles classiques qui possèdent une face intérieure et une autre extérieure. Pour constituer ce cercle, il faut réunir les deux extrémités d'un ruban qui aura subi une vrille au préalable. Il n'y a donc plus intérieur ni extérieur. La virtualisation procède de la même façon : Une réalité orientée de façon double.

<sup>799</sup> *Journal des Dames*, juin 1775, p. 270- 300.

implique la création d'un objet nouveau, dans un effet de boucle (cercle de Moebius) lequel, à son tour, va encourager ce processus. L'objet journal est créé pour répondre à un besoin, diffuser un savoir. Contrairement au possible, dont le rapport avec le réel est d'ordre mimétique, le virtuel est un processus créatif, facteur de pratiques nouvelles.

La notion de virtuel permet de comprendre comment ces journaux ont entraîné de profondes modifications sociales et culturelles grâce à l'espace de communication mis en place. La virtualisation donne une consistance à l'événement en favorisant sa mise en récit dans les pages du périodique littéraire. Celui-ci, par sa matérialité, actualise l'événement et lui donne sens. La virtualisation permet de toucher un très grand nombre de lecteurs, auxquels il est proposé de communiquer par l'intermédiaire d'un unique outil et sans rencontre préalable. En tant qu'espace virtuel, le périodique littéraire témoigne de comportements nouveaux, repérables encore aujourd'hui à travers les réseaux Internet mais en plus exacerbés.

La virtualisation, et c'est vraiment l'effet de boucle caractéristique de ce processus, libère le lecteur des contingences d'espace et de temps entre autres, tout en provoquant la création d'un nouvel objet matériel. Elle favorise la diffusion d'une littérature du quotidien tout en renouvelant les pratiques d'écriture. Elle fait éclater les frontières pour créer du nouveau.

### ***Un effet de boucle : le virtuel au service de la matérialisation***

Cette introduction à la virtualisation souligne tout l'apport de cette théorie dans la compréhension du rôle joué par le journal littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si le mot n'existe pas encore à l'époque, le phénomène est déjà identifié et provoque des réactions contrastées. Ainsi, dans un « Discours sur la Lecture », Fréron montre qu'il a parfaitement conscience que l'impression fut une étape importante dans l'histoire de l'homme. Il en identifie les caractéristiques sans toutefois lui accorder une valeur positive et commence par rendre compte des œuvres avant l'imprimerie :

L'impression n'était pas encore ; alors les hommes de génie composaient, & les autres, loin de les juger, les écoutaient humblement ; leurs travaux étaient créateurs ; les écrivains d'un même pays, d'une même Ville, avaient chacun un caractère frappant & distinct ; ils pensaient & s'exprimaient avec d'autant plus d'énergie que leur génie était isolé & solitaire. Un Livre

était alors un bienfait pour l'humanité ; la nature & le sentiment, tels étaient leurs interprètes ; aussi ces ouvrages triomphèrent-ils des siècles, malgré l'esprit changeant des hommes, malgré le joug de la Politique, malgré le mélange barbare des langues ; ils furent reçus de toutes les Nations, parce qu'ils étaient fondés sur la connaissance réelle du cœur humain, sur la nature des choses, sur la droite raison, qui sont les mêmes dans tous les temps<sup>800</sup>.

Fréron décrit ici un monde merveilleux dans lequel l'isolement favorise la création de qualité et l'innovation. Dans cette époque révolue, chacun était préoccupé par le bonheur de la société jusqu'à l'apparition de l'imprimerie :

On découvrit l'Art funeste de l'Imprimerie ; tout changea. Les connaissances, à la vérité, se répandirent avec plus d'aisance & de rapidité ; mais ce génie qui crée & qui invente disparut aussitôt de dessus la terre. La masse des ouvrages imitateurs & encore imités s'accrut sans cesse ; la presse ne se reposa plus, & les années, en se succédant, augmentèrent ce déluge qui menace aujourd'hui de submerger l'esprit humain<sup>801</sup>.

Fréron associe à l'imprimerie le développement des connaissances et des rencontres. Le dialogue et le partage des idées sont un des effets de ce progrès technique, issu de la virtualisation du savoir et de la communication. Le rédacteur de *l'Année littéraire* déplore cette évolution et l'envisage comme un appauvrissement culturel pour la société. Ce type de discours n'est pas sans rappeler celui des opposants au journal littéraire, mais aussi à Internet, et aux nouvelles technologies.

Or, la forme du journal littéraire répond au processus de virtualisation de l'information et de la communication qui se développe au XVIII<sup>e</sup> siècle. La caractéristique première du journal littéraire, qui le distingue des autres périodiques, c'est en effet l'importance qu'il accorde au dialogue avec et entre les lecteurs. Il ne se contente pas de diffuser une information mais cherche à établir une correspondance avec les lecteurs. En somme, le périodique littéraire répond au besoin de créer des réseaux de communication. Cette forme est en effet la première à diffuser un contenu culturel et réflexif à un grand nombre de personnes, qui reçoivent tous les mêmes informations, et peuvent ensuite échanger sur ce qu'ils ont lu. Elle développe toutes les potentialités de la relation épistolaire en augmentant considérablement le nombre de destinataires.

Il a donc fallu créer de toutes pièces pour ces périodiques, un format, une structure, un contenu qui répondent au désir de plus en plus grand de communiquer largement. C'est d'ailleurs une nécessité de l'espèce humaine depuis ses débuts de chercher à développer les

---

<sup>800</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1764, t. 6, l. 4 du 24 septembre, p. 73.

<sup>801</sup> *Ibid.*

moyens de communication. Le langage d'abord, l'écriture, l'imprimerie, le téléphone et aujourd'hui Internet, toutes ces techniques ne visent qu'un seul but : augmenter les relations de communication humaine. À chacune de ces étapes, ainsi que l'a noté Pierre Lévy, le processus de virtualisation s'est mis en marche pour créer un nouvel objet répondant à la demande de relations humaines. Le journal littéraire est la réponse du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les rédacteurs auraient en effet pu concevoir un contenu similaire sans y intégrer avec une telle insistance tous les éléments liés au dialogue entre les personnes. Il aurait pu être informatif sans être personnel ou adressé. Mais plus que la diffusion de l'information, le périodique littéraire s'efforce de créer ce nouvel espace de sociabilité que nous avons évoqué précédemment. La volonté de partager et de diffuser les nouvelles a conditionné les choix éditoriaux et orienté la structure dialogique du périodique.

Le processus de virtualisation a également entraîné la diffusion plus rapide et plus large de la connaissance. Bien immatériel par excellence, elle est déterritorialisée dans la mesure où elle passe d'une personne à une autre sans spécificité spatiale ni temporelle. La connaissance n'appartient à personne, elle ne peut qu'être transmise, diffusée ou conservée. Contrairement à l'événement, actuel, et qui dépend d'un ici et d'un maintenant, la connaissance est par essence un objet virtuel. Le processus de virtualisation permet de passer de l'événement à la connaissance de celui-ci, ce qui crée du neuf puisque l'événement devient narré et qu'il a besoin d'un support pour exister, ici le périodique littéraire. L'événement de la publication de la dernière pièce de Destouches, par exemple, se transforme en savoir dès lors qu'il figure dans le journal littéraire. Finalement, tout ce qui relève de l'événement s'inscrit dans une dynamique alternée d'actualisation et de virtualisation. Paradoxalement, et c'est ce qui produit l'acte de création, la virtualisation ne s'accompagne pas d'une disparition mais au contraire d'une matérialisation : le récit et le périodique. Or, la transmission de l'information et du savoir est à l'origine de la relation sociale, voire de sa construction, la virtualisation participe ainsi à la constitution de la société. C'est un processus caractéristique du processus de sociabilité. En somme, le périodique littéraire est un objet spécifique qui répond à un double besoin de l'époque : besoin de dialoguer et de s'informer. La virtualisation est la réponse à ces deux nécessités et aboutit à la création de l'objet-journal littéraire.

La particularité de ce nouvel objet réside dans le rapport entretenu avec le réel. Bien que n'étant pas réductible à une représentation, il n'existe comme corps que dans l'interactivité. C'est un objet-événement, c'est-à-dire une action (la relation d'interactivité) qui est un corps (sa matérialité). Il demeure dans le temps mais tout en évoluant sous l'influence de sa nature interactive. Roberto Diodato oppose ainsi le monde extérieur qui « serait le monde des incorrigibles » au monde virtuel qui permet de « modifier par un simple acte de volition, un objet du monde réel » puisque la diffusion d'un événement permet de créer une autre réalité, virtuelle celle-la<sup>802</sup>. Toutefois, si le monde virtuel n'est pas une *mimésis* du monde réel, comment se fait-il que l'environnement qu'il propose soit envisagé comme crédible par les lecteurs ? Là encore, c'est l'interaction qui permet de construire la crédibilité de l'espace proposé. Le succès des échanges dans un contexte social et culturel intervient comme un facteur déterminant de l'existence et de la pérennité du monde virtuel. Les possibilités d'innovation du monde virtuel sont donc extrêmement larges, pour ne pas dire infinies.

L'espace du périodique littéraire est le résultat d'une interaction. Il n'existe que parce qu'il intègre des objets en interaction : le savoir, les nouvelles, les lecteurs. De fait, le monde virtuel n'advient pas sur un mode distancié mais bien plutôt grâce à une immersion de l'objet dans ce monde :

Et le corps, en tant que perçu comme autre, assume le sens de sa réalité, de son effectivité, au point que la sensation de réalité transmise par le monde virtuel dépend en grande partie de l'efficacité avec laquelle il provoque des émotions chez l'utilisateur<sup>803</sup>.

Selon Diodato, si l'interaction est nécessaire à la formation de l'espace virtuel, sa réussite est tributaire des émotions suscitées par cette interaction. Celle-ci ne doit pas seulement être fondée sur des caractéristiques rationnelles mais doit laisser la possibilité d'une expérimentation sensible par l'usager :

L'utilisateur est conscient de percevoir un espace imaginaire, il n'a pas la sensation d'expérimenter une réalité dématérialisée, mais plutôt une réalité ressentie comme « autre », différente, et dans une certaine mesure semblable à un produit de l'imagination<sup>804</sup>.

Plus qu'un espace imaginaire, il nous semble, contrairement à Diodato, que l'utilisateur perçoit un espace abstrait : la réalité virtuelle qui est proposée comble les éventuels

---

<sup>802</sup> Roberto Diodato, *Esthétique du virtuel*, p. 31.

<sup>803</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>804</sup> *Ibid.*, p. 24.

manques dus à l'abstraction sans renvoyer à un effet de l'imagination. Néanmoins, son analyse souligne l'importance de l'émotion et du sensible dans la création de cette réalité virtuelle. En effet, l'échange entre les lecteurs s'effectue par le biais d'articles critiques qui initient le débat. Celui-ci peut être purement scientifique sans éveiller les sentiments des personnes concernées mais il peut aussi toucher et susciter des émotions, comme dans les histoires de plagiat ou les critiques violentes sur une œuvre ou un auteur. Nous avons pu voir que la constitution des lecteurs en un ensemble, leur unification passait par la création d'émotions communes, notamment par l'intermédiaire des récits de fait divers.

Le périodique littéraire représente en son sein des lieux de sociabilité divers. Il favorise donc la perception, et la rencontre, de mondes distincts, ce qui encourage la création d'une image de soi déployée dans le monde virtuel :

La possibilité de manipuler sa propre perspective en en faisant un lieu d'expérience se conjugue à la possibilité d'apprendre par immersion, jusqu'à permettre, là aussi à différents degrés, l'appropriation de points de vue propres à d'autres utilisateurs, la déstabilisation des capacités du corps, et leur redéfinition à travers les relations entre prothèses technologiques et corps virtuels. S'aperçoit ainsi la possibilité de conceptualiser une incarnation du soi changeante, [...], de repenser la figure du soi comme marquage de ses déplacements, de son intégrité comme médium de ses transformations, de ses éventuelles limites dans les passages d'actions qui constituent l'espace virtuel<sup>805</sup>.

Dans ces quelques lignes, Roberto Diodato effectue la synthèse des apports du processus de virtualisation. Il rend compte des potentialités du phénomène et de sa richesse dans un contexte d'information et de communication. D'abord la virtualisation entraîne paradoxalement la création d'objets matériels nouveaux, ici le périodique littéraire. La volonté de diffusion et d'échange des nouvelles a permis le développement d'une forme textuelle inédite, le journal. Cet objet matériel, porteur de virtualité, devient le support d'un espace de communication et d'information virtuel dans lequel les usagers peuvent faire l'expérience d'une relation au monde et à la réalité nouvelle, et sur laquelle ils peuvent, en partie, agir. À travers ces expériences, les usagers se confrontent à une autre réalité d'eux-mêmes, ils peuvent choisir d'incarner un personnage ou de révéler uniquement une partie sélective de leur personne, et sont amenés à développer leur image d'eux-mêmes dans une interactivité supérieure à celle du monde réel, notamment parce que la dimension physique n'existe pas. Enfin, la fonction première du périodique est bien de transformer un

---

<sup>805</sup> *Ibid.*, p. 24-25.

événement ou une actualité en savoir, ce qui est opéré par la virtualisation, sous la forme d'un texte narré.

La virtualisation permet une liberté de création et d'innovation que n'autorise pas l'espace imaginaire, notamment parce que le rapport à soi est différent. Les lecteurs sont dans une configuration agissante dans cet espace de communication, ils créent du nouveau, du texte, à partir de leur pratique de lecteurs.

### **9.3. Lecture et écriture du journal : une expérience de la subjectivité**

Comme le souligne Pascal Michon, dans son ouvrage *Fragments d'inconnu. Pour une théorie de l'histoire du sujet*, c'est à travers le langage que se réalisent l'activité productrice de sens et la condition d'une production de formes diverses de subjectivation. Le périodique participe de ces réalisations en entraînant les lecteurs à se définir comme sujet potentiel. Ainsi, dans cette « Lettre à M. de Campigneulles, des Académies Royales de Villefranche & de Caen, & de la Société Littéraire-Militaire de Besançon », publiée dans le *Journal des Dames* et dont l'auteur est une femme qui souhaite proposer ses textes à la publication :

Monsieur, je venais de donner l'être à la petite bagatelle que j'ai l'honneur de vous envoyer. J'étais dans une perplexité épouvantable, car je voulais la produire au grand jour, & je ne savais comment m'y prendre pour la tirer de l'obscurité : je n'osais la faire remettre au Mercure ; j'avais encore sur le cœur la terrible menace qu'on y fit il y a quelques temps, de proscrire toutes les Pièces qui n'annonceraient point de talents : enfin je ne trouvais aucune voie pour satisfaire mon amour-propre, qui tout amour propre qu'il est, redoutait intérieurement quelques petites mortifications, lorsqu'un de mes aimables me félicita sur l'existence d'un Journal en faveur de mon sexe, & m'en nomma l'Auteur. [...] Quoi ! je vais donc paraître....Eh, mais, savez-vous bien que votre projet est merveilleux ? Vous m'allez croire un peu folle, un peu vaine, & peut-être un peu sotté. Tant d'empressement pour être imprimée... Que vous empêchait, Madame, de vous donner cette satisfaction ?... Je vous entends, Monsieur, je pouvais bâtir une petite Brochure, ma satisfaction aurait été complète. Point du tout. On est si peu lu, on figure si mal en point en *in-12. Petit format....*<sup>806</sup>

L'auteur du courrier se met en scène d'abord dans la présentation de ses craintes puis dans sa joie à s'imaginer publiée. La lecture des périodiques littéraires a suscité chez elle l'envie de proposer un de ses textes à la publication. Mais à travers son texte, c'est elle-même qui accède à la reconnaissance : « je vais donc paraître », « pour être imprimée » ; ces expressions illustrent bien l'idée selon laquelle en écrivant un texte, c'est soi-même que l'on propose aux autres lecteurs. L'ensemble de l'article exprime la subjectivité de l'auteur,

<sup>806</sup> *Journal des Dames*, mars 1759, t. 1, p. 61-66.

comme lorsqu'elle avoue souhaiter être lue par un grand nombre de lecteurs. De plus, cette auteur en herbe va jusqu'à imaginer le dialogue qu'elle pourrait avoir avec le rédacteur du journal. Elle en profite pour expliquer ses choix dans un vif enthousiasme. Le courrier présente la jeune femme comme sujet de la lettre, sujet de ses autres productions textuelles, sujet de sa pensée et de ses émotions. Chaque possibilité d'exprimer son « je » est utilisée. Elle est à la fois sujet pensant, sujet ressentant et sujet créateur. Le dialogue virtuel a encouragé l'expression de sa subjectivité.

L'expérience de soi comme sujet, que vivent les lecteurs et rédacteurs des journaux littéraires, se réalise également dans la protection de ses intérêts. Prévost qui développe plus que les autres une représentation de lui-même, endosse la posture d'auteur dès lors que ses ouvrages sont attaqués :

Sur ces principes, par exemple, je ne dois pas me plaindre des Libraires d'Utrecht, qui viennent de publier un cinquième Tome du *Philosophe Anglais* à la suite d'une nouvelle édition des quatre premiers, sans avertir le Public que cette continuation n'est pas de moi. C'est leur intérêt. C'est pour s'enrichir. [...] Renonçons donc aux plaintes, puisqu'elles seraient inutiles, & qu'elles pourraient paraître injustes à Messieurs les Libraires d'Utrecht. Mais comme le Droit naturel doit l'emporter sur le positif, les règles par lesquelles ils se conduisent n'empêcheront point que l'intérêt que j'ai moi-même à ne pas passer pour l'Auteur d'un Livre que je n'ai pas composé, ne me fasse déclarer ici que je n'ai aucune part au cinquième Tome du *Philosophe Anglais*, imprimé à Utrecht en 1734. J'ajoute que la publication de ce Volume ayant fait cesser les principales raisons qui m'empêchaient de finir l'Ouvrage, je reprendrai la plume incessamment pour le continuer jusqu'à la fin<sup>807</sup>.

Le rédacteur du *Pour et Contre* revendique son statut d'auteur et la paternité de ses œuvres. En dénonçant la fausse suite de son ouvrage, il se pose en « je » agissant et pensant. Ce type de revendication participe de l'émergence de la subjectivation notamment parce qu'elle implique une expérience artistique de lecture ou d'écriture, c'est-à-dire une expérience de création, comme le souligne Pascal Michon dans son ouvrage passionnant :

Une expérience artistique, qu'elle soit de création, de lecture, d'écoute ou de contemplation, mobilise bien plus que le facteur esthétique du plaisir ou que le facteur anti-esthétique de la nostalgie du sacré, une telle expérience est toujours à la fois cognitive, éthique et politique car elle est toujours expérience de subjectivation<sup>808</sup>.

La pratique artistique implique forcément l'expérience de la subjectivation. Or, le lecteur de périodique littéraire, qu'il soit aussi écrivain ou qu'il conserve son statut de simple lecteur,

<sup>807</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1734, t. 4, n° 47, p. 30.

<sup>808</sup> Pascal Michon, *Fragments d'inconnu. Pour une histoire du sujet*, p. 59.

découvre des pratiques scripturaires nouvelles, des contenus originaux tout en faisant l'expérience de l'opinion de l'Autre.

Outre l'expérience artistique, la confrontation des opinions, nous l'avons déjà évoqué, est un apport fondamental à l'expression de la subjectivité. Mais elle s'effectue toujours en réaction à un acte antérieur de lecture, comme dans cet exemple du *Mercure de France*, « Lettre de M. D à M. L au sujet de la 481<sup>e</sup>. Lettre de M. l'Abbé Desfontaines, sur le Livre de M. Morelli » :

Plus je pense, Monsieur, à notre conversation d'hier, moins je puis être de votre avis. Ce n'est pas que j'approuve l'Auteur de l'Essai sur l'Esprit humain d'avoir reculé jusqu'à l'âge de 14 ou 15 ans l'étude des principes de la Grammaire<sup>809</sup>.

À partir d'un texte publié par Desfontaines, dans son périodique littéraire *Observations sur les Ecrits modernes*, s'est engagée une conversation entre deux hommes qui a ensuite donné lieu à la publication d'un autre article, dans un autre périodique, le *Mercure de France*. Le désaccord entre l'émetteur et le récepteur de la lettre est occasionné par la lecture d'un journal et conduit à la publication, donc à la création, d'un nouveau document. L'expérience de soi réalisée en souhaitant partager ses convictions est rendue possible dans la production d'un texte nouveau à vocation argumentative.

### ***Fonctions sociales du périodique littéraire***

L'objet-journal intervient comme un espace de transition dans lequel les lecteurs sont conviés à un échange culturel fondé sur des pratiques de sociabilité, mais adaptées au mode virtuel. En effet, l'espace médiatique des journaux littéraires offre une représentation stylisée, et partielle, de l'espace social et des mutations qui s'y produisent. Dans sa thèse de doctorat, trop ignorée, Madeleine Varin d'Ainvelle met en exergue la relation entre la presse et l'histoire de la socialisation de l'individu :

Tout au long de son histoire, la presse reflète la socialisation de l'individu. Son contenu en manifeste l'ampleur et la qualité, sa présentation et son style en révèlent la tonalité affective<sup>810</sup>.

---

<sup>809</sup> *Mercure de France*, juin 1743, vol. 2, p. 1271.

<sup>810</sup> Madeleine Varin d'Ainvelle, *La presse en France : Genèse et évolution de ses fonctions psycho-sociales*, p. 7.

Selon elle, la presse répond à un besoin de l'individu en tant que membre d'un groupe social. Les journaux se développent non pas pour transmettre des informations, le système des placards et des crieurs fonctionnant très bien mais pour satisfaire un besoin social, l'échange et le débat autour des idées. Les rédacteurs instaurent une régularité dans la diffusion des nouvelles, donc une habitude de lecture, et ciblent un public spécifique :

En naissant, la presse laisse échapper un large public ; en se structurant, elle perd son amplitude sociale. Elle rétrécit son champ et ne correspond plus qu'à une forme aristocratique de la curiosité. [...] En s'organisant, elle se retire de la rue qu'elle abandonne aux vieux moyens d'information : la foule du petit peuple, des commerçants, des bourgeois, continue de se transmettre les nouvelles par les conversations, la correspondance, les affiches, les almanachs, les petites plaquettes épisodiques, les chansons<sup>811</sup>.

Paradoxalement, la caractéristique virtuelle de la communication au sein du périodique littéraire implique de cibler un certain public. Pour qu'il y ait rencontres, il faut créer cette impression de communauté, rendue possible uniquement s'il existe une certaine uniformité culturelle. La métaphore géographique de « république des Lettres » ou d'« espace » favorise la création d'une communauté mais la virtualisation tend à l'éclater puisqu'il n'y a aucun contact physique, d'où la nécessité de déterminer soigneusement son lectorat.

Le journal littéraire possède des fonctions sociales qui lui sont propres puisqu'il établit une communauté de lecteurs, en se présentant comme une encyclopédie accessible des savoirs, tout en se faisant banque de données de l'actualité. Ce faisant, il endosse à la fois le rôle de guide et de porte-parole, d'une part parce qu'il favorise l'évasion et d'autre part parce qu'il permet aux lecteurs de faire l'expérience du remarquable<sup>812</sup>. Cette relation permanente entre le lecteur de périodique et l'actualité oblige celui-ci à se penser par rapport à un contexte très précis, et notamment à s'envisager dans son propre rapport à l'actuel. L'expérience de la subjectivation se réalise grâce à l'importance de l'actualité dans ces périodiques, puisque la notion implique de se positionner dans un hyper-présent, dans un temps défini par ce qui s'est déroulé avant et ce qui va se dérouler à l'avenir.

La curiosité pour les « nouvelles » favorise le développement d'une voix, censée représenter la communauté. Les rédacteurs l'utilisent notamment pour appuyer leur propos grâce au soutien du public. Ils se réfèrent à l'opinion publique pour établir leur légitimité, d'où leur usage fréquent des expressions à valeur générale et des formules totalisantes,

---

<sup>811</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>812</sup> Michel Mathien, *Le système médiatique. Le journal dans son environnement*, p. 42-47.

croisées à maintes reprises dans cette étude, et qui érigent en norme le propos d'un individu. C'est la curiosité qui permet l'évolution de la notion de sujet, et par là même celle de public.

Historiquement, le sujet est défini en tant que personne, ou individu, soumise à un seigneur ou à un pouvoir. Il implique l'idée d'être assujéti, donc d'être très restreint dans ses activités propres. Progressivement, selon la théorie kantienne, l'individu devient le sujet du savoir, ce qui l'amène à se poser en sujet de lui-même. Or, le développement des savoirs, comme celui des loisirs, est consécutif à l'expansion de la curiosité. La notion de sujet évolue parallèlement à celle d'acteur. C'est en devenant acteur, et en rompant avec l'idée d'assujétissement, que le sujet peut agir sur les éléments qui l'entourent, et qu'il peut intégrer, et constituer, un public. Les rédacteurs développent un sujet mouvant, collectif, qui représente à la fois le journal dans son ensemble, ainsi que l'équipe éditoriale, mais qui peut également ne désigner que le rédacteur ou encore celui-ci et la communauté de lecteurs.

L'espace de communication créé par le journal littéraire offre l'opportunité aux lecteurs d'agir sur les nouvelles, sur leur sens et sur leur diffusion, mais surtout il constitue l'ensemble des lecteurs en sujet collectif, comme en témoigne cet extrait de l'article « Apologie de Marie Stuart », publié dans *l'Année littéraire* :

Un de mes amis parcourait ces jours derniers, Monsieur, un Journal Anglais, intitulé *The Gentleman's Magazine* ; il y vit avec surprise & avec plaisir une défense historique en faveur de la célèbre *Marie Stuart*, dont on a dit trop de mal & trop de bien. Ce morceau lui parut mériter une place dans ces Feuilles. Il me l'a envoyé, & je vous en fais part : vous trouverez très intéressante en effet cette traduction libre de l'extrait inséré dans le *Magasin*. C'est le Journaliste Anglais qui parle<sup>813</sup>.

Fréron s'adresse à un destinataire anonyme dépourvu d'épaisseur et de consistance et qui n'est là finalement que pour permettre une adresse personnelle à chacun de ses lecteurs. La narration qui explique par quel biais Fréron s'est procuré l'article, crée une impression de chaîne de communication : grâce à un journal britannique, un ami de Fréron envoie un texte à celui-ci, qui, à son tour, le publie dans son journal, ce qui lui permet de parler à son correspondant, « Monsieur ». L'ensemble des acteurs de cette saynète s'avère indéfini et sûrement inexistant, hormis Fréron bien sûr. L'ami et le destinataire peuvent renvoyer à tous les lecteurs de *l'Année littéraire*. Ils singularisent chaque lecteur tout en les réunissant dans un collectif qui les rend interchangeables. Le public de lecteur est aussi bien celui qui envoie

---

<sup>813</sup> Fréron, *Année littéraire*, 1760, t. 8, l. 9 du 14 décembre, p. 196.

de nouveaux textes que celui qui les reçoit. Il est donc autant « l'ami » de Fréron que son « Monsieur ».

L'information diffusée dans le périodique est le résultat d'une intelligence collective. Le périodique apparaît comme l'objet-vecteur de cette intelligence collective. Il virtualise en la figure du rédacteur et celle du lecteur et se substitue à elle. Les périodiques littéraires du XVIII<sup>e</sup> siècle suivent un triple mouvement de virtualisation puisqu'ils proposent une représentation de la culture, de la société mais également de la communication. Le périodique porte en lui la marque de la subjectivation de la pensée parce qu'il se fait opérateur du passage entre privé et public, ce que rappelle le générique « média » employé pour qualifier les différents moyens de communication et d'information. Il favorise la formation d'une identité collective par le biais de l'espace public symbolique qu'il développe. Philippe Breton et Serge Proulx, dans leur ouvrage *l'explosion de la communication*, souligne sur ce point l'étroite relation qui existe entre un espace symbolique public et le média :

Aujourd'hui, un espace symbolique sera considéré comme « public » dans la mesure où les opinions qui s'y expriment seront répercutées ou diffusées au moyen d'un média, à destination d'un public plus large, virtuellement indéfini. L'espace public social ne s'arrête plus nécessairement aux frontières nationales de chaque société civile. À cette extension spatiale « horizontale » correspond également pour chaque individu, la possibilité d'une extension « verticale » de l'espace public, en ce sens que les médias peuvent fournir des matériaux symboliques et historiques susceptibles de participer à la formation d'une identité collective par le biais d'une appropriation personnelle de ces matériaux<sup>814</sup>.

L'espace public représenté dans le périodique littéraire offre une image de l'utilisateur et de ses comportements tant sociaux que culturels. Le lecteur prend forme à l'intérieur de cet environnement spécifique, devenant ainsi une « représentation graphique de lui-même », ou un « avatar » pour reprendre les mots de Diodato dans son ouvrage *Esthétique du virtuel*<sup>815</sup>. De cette façon, les pages des périodiques littéraires mettent en scène un sujet collectif qui évolue et se structure au fil des numéros. Par l'intermédiaire du savoir dispensé, des divertissements proposés, chaque individu lecteur peut devenir acteur et se constituer en sujet. L'identité verbale n'est jamais fixe et se module, se nuance en fonction de la nature de l'interaction, des circonstances et des partenaires.

---

<sup>814</sup> Philippe Breton, Serge Proulx, *L'explosion de la communication*, p. 209.

<sup>815</sup> Roberto Diodato, *Esthétique du virtuel*, p. 13.

La subjectivité qui s'exprime dans ces périodiques, qu'elle soit individuelle ou collective, permet de confronter les idées et de faire naître le débat, comme nous l'avons évoqué. Entré dans une phase de virtualisation, le XVIII<sup>e</sup> siècle diffuse les pensées nouvelles qui participent de la relativité du savoir. Bien loin d'Internet et des progrès de la science, les périodiques littéraires déjà, par la place de choix laissée au dialogue, proposent une « éthique de l'action ». L'apport critique du journal favorise son développement et témoigne de la responsabilité du journaliste. La subjectivation du collectif réalisée par l'intermédiaire de la virtualisation pose en effet le problème de l'ontologie de la validité des informations et de l'objectivité de l'espace virtuel. Chaque individu qui s'exprime diffuse une information lue, comprise et interprétée de son propre point de vue. En cela, il témoigne d'une certaine conscience, et d'une conception, du monde, toutes deux projetées dans l'espace médiatique du périodique. L'association de ces différentes perceptions du monde construit une représentation singulière, proche de celle du public.

L'espace virtuel est avant tout un espace informatif, communicatif et connectif dans lequel les concepts de proximité et d'éloignement perdent leurs présupposés matériels. L'espace est vécu comme un événement. La métaphore de l'espace géographique utilisée pour visualiser les différentes disciplines des Belles-Lettres témoigne des particularités de l'espace virtuel. Celui-ci représente les visualisations spatialisées des informations présentes qui permettent une action de contrôle, de recueil, d'exploration de données et de communications entre les usagers. L'existence d'une telle communauté construite en réseau implique une redéfinition des notions d'individus et de communautés. Elle favorise l'émergence de la subjectivation, notamment au niveau collectif. Les lecteurs qui constituent la communauté sont à même d'intervenir dans l'espace virtuel, de le modifier, comme le souligne R. Diodato :

Il est évident que l'idée de « spectateur », toujours à l'intérieur d'une théorie, conduit en soi le monde : le système de représentation, le goût, les conventions sociales et les convictions philosophiques, la culture donc (et pas seulement), y compris ce qui est doté d'une résistance majeure aux mutations historiques, par exemple la perception sensible et les qualités de l'émotion que les stratégies culturelles tentent d'interpréter. Surtout, le thème du « spectateur » inclut les formes des arts et des techniques, leurs matérialités inéluctables, leur évolution. Le spectateur d'une peinture n'est certes pas le même spectateur que celui d'une photographie, productions qui mènent, comme n'importe quel type artistico-

technique, vers un complexe espace-temps différent et qui a des conséquences sur la figure du spectateur<sup>816</sup>.

Le théoricien du virtuel reprend la figure bien connue, et très répandue au XVIII<sup>e</sup> siècle, du spectateur, pour rendre compte de l'influence mutuelle entre l'objet regardé et le spectateur. Ce dernier est susceptible de modifier l'objet par son regard, tandis que l'objet va imperceptiblement renseigner le spectateur et donc le modifier en retour. Ainsi, en fonction de l'objet, la relation au temps et à l'espace change, ce que soulignaient déjà les premiers périodiques littéraires et notamment le *Spectator* d'Addison et Steele et le *Spectateur Français* de Marivaux. Tous deux s'efforcent en effet d'associer le temps de la narration et le temps de l'observation et établissent une véritable proximité dans la communication avec les lecteurs. Roberto Diodato évoque ainsi la rencontre entre des corps qui ne sont que des avatars dans l'espace virtuel et y voit une « constante déterritorialisation de la subjectivité, et en général de l'identité, sans que celle-ci ne disparaisse comme horizon de l'expérience<sup>817</sup>. » Contrairement au spectateur classique, le sujet-spectateur introduit par le dispositif virtuel, reçoit une stimulation et exprime à la fois un sentiment d'inclusion et de différenciation. Par son action, il est moins soumis à l'identification mais développe un sentiment de communauté. Le sujet-spectateur agit sur ce qu'il découvre, il est acteur dans l'espace virtuel autant que spectateur, ce qui se manifeste dans le périodique littéraire comme la capacité à créer du texte, de l'écrit, par l'intermédiaire de la lecture.

### ***La lecture : une activité créatrice***

Depuis les années 1970, l'acte de lecture a fait l'objet de nombreux ouvrages et est apparu au centre des recherches littéraires. Wolfgang Iser et Hans Robert Jauss entre autres, conçoivent l'acte de lecture comme ce qui permet la réalisation et l'actualisation des textes littéraires<sup>818</sup>. Dans son ouvrage *L'invention du quotidien*, le philosophe Michel de Certeau envisage la lecture comme une production de la mémoire, une invention. Selon lui, elle réactive une part de la mémoire du lecteur en faisant appel à ses connaissances, expériences

---

<sup>816</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>817</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>818</sup> Voir notamment *Pour une esthétique de la réception* (1978) de Hans Robert Jauss et *L'acte de lecture : Théorie de l'effet esthétique* (1976) de Wolfgang Iser.

et lectures antérieures : « Un monde différent (celui du lecteur) s'introduit dans la place de l'auteur »<sup>819</sup>. Il radicalise la pensée de l'école de Constance en refusant toute différence, du point de vue de la création, entre l'écriture et la lecture. La première n'étant pas plus active que la seconde, puisque la réception d'un texte est autant affaire de création, d'invention personnelle : « le sens d'un texte est l'effet des procédures interprétatives appliquées sur la surface de ce texte »<sup>820</sup>. Pour lui, la différence entre l'écriture et la lecture serait d'ordre sociologique. Michel de Certeau montre comment la réception d'une œuvre est affaire de création et de perception personnelle :

Lire, c'est pérégriner dans un système imposé (celui du texte, analogue à l'ordre bâti d'une ville ou d'un supermarché). Des analyses récentes montrent que « toute lecture modifie son objet », que (Borges le disait déjà) « une littérature diffère d'une autre moins par le texte que par la façon dont elle est lue », et que finalement un système de signes verbaux ou iconiques est une réserve de formes qui attendent du lecteur leur sens. Si donc « le livre est un effet (une construction) du lecteur », on doit envisager l'opération de ce dernier comme une sorte de *lectio*, production propre au « lecteur ». Celui-ci ne prend ni la place de l'auteur ni une place d'auteur. Il invente dans les textes autre chose que ce qui était leur « intention ». Il les détache de leur origine (perdue ou accessoire). Il en combine les fragments et il crée de l'in-su dans l'espace qu'organise leur capacité à permettre une pluralité indéfinie de significations<sup>821</sup>.

La métaphore de Michel de Certeau qui assimile l'acte de lecture aux déambulations de l'acheteur dans les rayons du supermarché, tel une bibliothèque, s'applique particulièrement aux textes périodiques puisque les lecteurs peuvent, sans contrainte, s'adonner à la flânerie et à la sélection des articles à lire, telle une promenade entre les différents textes<sup>822</sup>. L'activité de lecture est considérée comme un prolongement de celle de l'écriture, une variante dans l'appréhension d'une culture. Lecture et écriture sont au centre d'une activité culturelle. Toutes deux sont des productions. Cette analyse permet d'expliquer la spécificité de la lecture dans le journal littéraire. Chaque lecteur est susceptible d'actualiser les textes des journaux en leur donnant un sens, ce qui témoigne de leur créativité et de leur productivité. Un article du *Journal des Dames*, intitulé « Songe » raconte ainsi comment la réflexion d'un personnage sur les différences entre les styles, l'a entraîné, en rêve, à rencontrer chaque style littéraire de chaque pays<sup>823</sup>. Cette allégorie signale

---

<sup>819</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, p. XLIX.

<sup>820</sup> Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, p. 220.

<sup>821</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, p. 245.

<sup>822</sup> On note à ce sujet l'emprunt, certes renouvelé, à la métaphore géographique exprimant le déplacement.

<sup>823</sup> *Journal des Dames*, mai 1775, t. 2, p. 180-183.

l'intention pédagogique et distrayante de son auteur. Il s'agit d'ouvrir une réflexion sur le style dans une création textuelle originale, qui passe d'ailleurs par la personnification des styles, c'est-à-dire par l'actualisation de notions virtuelles :

Hier il m'est venu quelques idées vagues sur la différence des styles, & voici ce que j'ai rêvé cette nuit. Tous les styles du Globe me sont apparus chacun avec leurs grâces & leurs défauts. Je vis d'abord s'approcher le style italien, il marchait par sauts & par bonds, il avait des agréments : mais je lui demandai des nouvelles de Virgile & d'Homère, il se retira sans me répondre. [...] Il fit place à un Etre penseur qui me sembla représenter le style anglais ; je lui parlai, j'eus peine à me faire entendre, c'était lui, il produisit des traits sublimes, mais je ne pus me prêter à ses pensées noires non plus qu'à son mélange de bouffonnerie & de merveilleux. Après lui parut un beau jeune homme, il était mis avec élégance, il me fut aisé de voir que c'était le style de ma patrie ; ses grâces, son ton fier & décent m'enchantèrent quoique je m'aperçusse qu'il répétait d'après les anciens. [...] Enfin je vis paraître un style qui m'étonna plus que les autres, c'était le style du nouveau monde : quoi ! lui dis-je, vous n'avez point d'Ecrits qui soient venus à ma connaissance ; sans doute, dit-il, mais il n'en est pas moins vrai que chaque Terre a son style particulier ; voulez-vous juger des styles ainsi que des tempéraments, comptez les climats : imaginez autant de lignes que vous en pourrez tracer sur le Globe, & voilà la nombreuse différence des styles ; tout est nuancé dans la Nature<sup>824</sup>.

Les styles des grands pays européens, de l'Orient et du Nouveau Monde sont personnifiés pour correspondre à l'image que chacun se fait de la culture de ces pays. L'allégorie est construite sur la métaphore géographique puisqu'il s'agit d'une promenade effectuée par le rêveur qui l'amène à rencontrer chaque style. L'auteur, madame Guibert, s'est inspiré de ce qu'elle connaît de la culture de ces pays pour produire ce texte. Ses lectures antérieures ont permis cette création textuelle. Le recours à l'allégorie signale la nécessité de donner une consistance matérielle, si ce n'est physique, à des notions abstraites. Au même titre que la pensée, élément immatériel, qui est actualisée dans le texte, la notion est actualisée par la personnification.

Sans être spécifique au journal, l'activité de lecture est avant tout un processus créateur. Chaque texte lu peut certes susciter la création d'un futur texte, mais le mécanisme est d'autant plus manifeste dans les périodiques littéraires, comme le montre cette succession de textes dans le *Mercure de France*. La publication d'une lettre d'une dame allemande à une amie sur les œuvres de Marivaux occasionne la publication de vers sur le même, par un Allemand, dans le *Mercure de France* :

---

<sup>824</sup> *Ibid.*

Cette Lettre spirituelle a donné occasion à un jeune Gentilhomme, Ami d'Eugénie, de lui adresser les Vers suivants, c'est son premier coup d'essai ; et, en qualité d'Allemand, il espère quelque Indulgence de ceux qui se distinguent sur le Parnasse Français<sup>825</sup>.

Le périodique littéraire devient un relais et un moteur de création de textes nouveaux. Sa lecture encourage les initiatives de lecteurs et contribue à enrichir les numéros.

Lorsqu'en 1761, les journaux littéraires relaient la publication de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, les lecteurs s'emparent du roman et proposent, essentiellement dans le *Mercure de France*, des récits fictifs largement inspirés de l'original<sup>826</sup>. En mars et en avril, La Place publie deux comptes rendus du roman accompagnés de longs extraits. Le commentaire est largement favorable mais c'est à partir des envois des lecteurs qu'on prend conscience de l'engouement pour le roman de Rousseau. En août 1761, le lecteur peut lire un texte intitulé « L'élève de la Nouvelle Héloïse, ou Lettres de Madame la Marquise de \*\*\* à Mde la Comtesse de \*\*\*\* ». Introduit par un avis de l'éditeur qui insiste sur l'intérêt moral du roman de Rousseau, il se compose de quatre lettres qui rendent compte de « l'impression que doit faire cet ouvrage sur une âme tendre & vertueuse »<sup>827</sup>. L'article se termine sur une suggestion : celle de faire de ces lettres un « Roman agréable » : « Si quelque esprit léger, agréable & oisif voulait continuer ces Lettres, il pourrait les intituler : *Le pouvoir d'un bon Livre sur un bon cœur* »<sup>828</sup>. La publication des comptes rendus sur l'ouvrage de Rousseau a occasionné la rédaction de commentaires détaillés sous la forme de lettres, dont on ne saura si elles sont ou non fictives, elles-mêmes pouvant servir de fond à la publication d'un nouveau roman, dont le titre et l'argument sont déjà proposés. La lecture du périodique entraîne ainsi la création de nouveaux textes en rapport avec l'actualité. De la même façon, en septembre de la même année, le lecteur apprend la publication d'un « *Nouveau Choix de Pièces tirées des anciens Mercures & des autres Journaux ; par M. de La Place* »<sup>829</sup>. L'article évoque l'intérêt de ces Collections qui permettent de reprendre les meilleurs articles des périodiques en compilant les articles de ces périodiques. Ces types d'ouvrages sont de plus en plus courants au fil du siècle. Soit ils se contentent de faire une sélection des articles d'un seul périodique, soit ils intègrent en un même volume plusieurs journaux littéraires. Là encore, la lecture des périodiques a permis la création de nouveaux

---

<sup>825</sup> *Mercure de France*, octobre 1737, p. 2200.

<sup>826</sup> Voir l'ouvrage de Claude Labrosse, *Lire au XVIII<sup>e</sup> siècle. « La Nouvelle Héloïse » et ses lecteurs*.

<sup>827</sup> La Place, *Mercure de France*, août 1761, p. 15-43.

<sup>828</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>829</sup> *Ibid.*, p. 103-107.

textes dans une entreprise de mémoire spécifique aux textes d'information et de communication.

Le périodique littéraire, dont l'objet est de rendre compte d'autres ouvrages, peut également servir de texte de référence pour créer de nouvelles productions littéraires. Dans le cas qui précède, il sert de support à des ouvrages peu inventifs qui se contentent de sélectionner et de reprendre ce qui existe au préalable, mais il peut aussi influencer des productions d'imaginations, voire être le héros d'un récit fictif. Par exemple, dans le nombre 152 du *Pour et Contre*, Prévost donne le compte rendu de deux pièces de théâtre dont l'intrigue a été puisée dans une anecdote qu'il avait publiée auparavant :

Je ne connais la *Fille arbitre* que par les affiches, & par le sujet, qui est tiré dit-on d'une de mes Feuilles. Mais pour peu que l'Auteur ait été content du succès de cette pièce, il sera peut-être porté à suivre l'idée d'un Ecrivain Anglais, qui a composé sous le titre de *la Fille mère*, une Comédie tirée de la même source<sup>830</sup>.

Prévost poursuit son article par le compte rendu de la pièce. En précisant que son périodique est à l'origine de ces deux pièces, il témoigne bien sûr de son succès et de son intérêt. De fait, il permet à ses lecteurs de retrouver l'anecdote originale en précisant dans une note de bas de page, la référence à cette histoire :

Nomb. XXXIV. P.88. La Relation de l'aventure me fut communiquée il y a quatre ans, par un gentilhomme Ecossois qui arrivait d'Edimbourg, & je la publiai à Londres en même temps que je l'envoyais à Paris<sup>831</sup>.

Effectivement, dans le volume 3 du *Pour et Contre*, le lecteur peut retrouver le récit de cette anecdote. Publié en 1734, soit quatre ans plus tôt, le récit est issu d'un courrier reçu d'Ecosse et envoyé à Prévost. Il raconte l'histoire d'une jeune personne extrêmement belle, qui refuse tous ses prétendants pour rester avec sa mère, jusqu'à ce que celle-ci découvre que sa fille élève depuis cinq ans un enfant, le sien, qu'elle a eu après une aventure malheureuse. La mère, encline au pardon, accepte de recevoir son petit-fils et écrit au père présumé pour lui proposer le mariage. Celui-ci revient en toute hâte et l'histoire se termine. L'anecdote publiée en 1734 dans le *Pour et Contre* est réutilisée pour créer deux pièces de théâtre. La lecture du périodique apparaît comme un processus de création et d'innovation textuelle dans la mesure où elle engendre de nouvelles productions et où elle permet de

---

<sup>830</sup> Prévost, *Pour et Contre*, t. 11, 1737, nombre 152, p. 118-119.

<sup>831</sup> *Ibid.*

transformer un récit en pièce de théâtre. L'espace de communication mis en place dans le périodique littéraire favorise l'émergence de nouvelles créations littéraires.

Dans une nouvelle du *Mercure de France*, parue en mai 1766, l'acte de lecture est valorisé comme étant cette fois une pratique active et réflexive<sup>832</sup>. Intitulée « Grâces au Mercure de France », l'historiette raconte comment le jour même de son mariage avec un Baron, une jeune fille a hésité pour un autre amant, qu'elle connaît depuis toujours et qu'elle aime tendrement, Gaspard. Grâce à une énigme posée dans le *Mercure de France*, celui-ci fait preuve de beaucoup d'intelligence et de finesse d'esprit. Mais alors que la jeune fille est poussée à se marier avec le Baron, Gaspard intervient pour annoncer que le Baron est déjà un homme marié comme il vient de le découvrir dans le journal. Le récit fait du périodique littéraire le héros de l'aventure, celui qui révèle l'esprit des uns et des autres et qui informe tout un chacun. L'historiette n'est pas signée, impossible donc de savoir si elle est le fruit d'un lecteur ou du rédacteur du périodique. Elle apparaît comme une légitimation du périodique, si utile à la société en toute occasion, mais également comme un miroir des différents usages qu'il permet :

Rien de plus amusant, rien de plus varié ; il est nécessaire en Province, utile à Paris, agréable partout ; il établit entre les gens de lettres une correspondance dont ils tirent de grands secours ; il nous met au courant des pièces de théâtre & de la plupart des ouvrages nouveaux : ses éloges sont éclairés, sa critique polie ; & quiconque s'en plaint, a souvent des raisons qu'il cache & que l'Auteur de ce Journal, s'il était plus vindicatif, pourrait à leurs dépens nous dévoiler<sup>833</sup>.

Outre cet éloge du Mercure rendu par Gaspard, le journal permet à la société de se mesurer sur un problème d'algèbre, de lire quelques vers et de s'informer sur les nouveautés. Grâce au principe de la mise en abyme, la lecture du périodique remplit trois objectifs : elle permet de briller en société, elle empêche un mariage malheureux et est à l'origine de textes inédits.

La lecture est créatrice de pratiques scripturaires et construit une communauté fondée sur un savoir culturel commun. Elle joue avec les codes narratifs et crée un pont entre plusieurs mondes, le réel et le fictif ou la vie et la mort comme dans cette « Lettre à M. de Troy, Peintre du Roi. *Des Champs Elysées* », publiée dans le *Pour et Contre*, introduite comme suit :

---

<sup>832</sup> La Place, *Mercure de France*, mai 1766, p. 36-49.

<sup>833</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

On ne doutera point qu'un Peintre aussi illustre que M. de Troy ne soit de ce nombre, ni par conséquent qu'il n'ait pu mériter les mêmes distinctions. Quoi qu'il en soit, voici la Lettre qu'on lui a écrit. Il dépendra de lui de nous apprendre de quelle manière il l'a reçue<sup>834</sup>.

La lettre est de la main de Racine, le poète décédé. Lorsque Prévost introduit le courrier, il mentionne le nom de l'auteur et précise d'où la lettre a été écrite « les Champs Elysées ». Ces éléments orientent naturellement la réception du texte. Racine conclut son courrier à M. de Troy en faisant référence à sa propre mort. Le lecteur est donc face à un document écrit par un mort et adressé à un vivant. L'agrément du texte provient de la connaissance partagée qu'ont les lecteurs de ces deux personnalités et de leur *réalité* dans le monde actuel. L'acte créatif qui a permis l'écriture du courrier, s'appuie sur des références partagées. Une connivence amusée unit les lecteurs à l'auteur du texte. Elle est prolongée par Prévost qui félicite l'auteur de la lettre pour « avoir su prendre un ton que Racine ne désavouerait pas »<sup>835</sup>. L'espace virtuel du périodique littéraire redonne vie à des auteurs décédés en accueillant les créations de ses lecteurs. Il contribue à la formation d'une communauté.

Avant même d'informer, le discours médiatique témoigne d'une relation étroite avec son lecteur et d'un lien indissoluble entre l'activité d'écriture et celle de lecture. Le phénomène est d'autant plus explicite dans les comptes rendus de lecture qui laissent apparaître une structure de mise en abyme puisqu'il faut lire pour pouvoir écrire et que le résultat sera lu en retour et aboutira parfois à d'autres œuvres : réactions, commentaires approfondis, modification du texte premier par son auteur, création de textes littéraires conséquents au compte rendu. Finalement, la lecture apparaît comme l'actualisation de l'écriture, dans une opposition semblable à celle qui existe entre le virtuel et l'actuel.

En somme, la communication nouvelle qui se développe grâce au périodique littéraire est libérée dans sa forme comme dans son contenu, elle laisse la possibilité d'une écriture renouvelée. Ensuite, parce qu'elle est virtualisée, elle est détachée des contingences de temps et d'espace, mais également de personne. Elle permet une réappropriation des réalités du monde extérieur, et par la-même une exploration approfondie du « je » des lecteurs.

---

<sup>834</sup> Prévost, *Pour et Contre*, 1737, t. 11, n° 160, p. 306.

<sup>835</sup> *Ibid.*, p. 309.

Le journal littéraire crée un « monde virtuel », c'est-à-dire qu'il reprend les codes du monde réel pour les adapter à l'espace médiatique qu'il constitue. Le processus de virtualisation est nécessaire à cette transformation. Il rend possible la prise de parole du lecteur dans un espace à la fois confiné et ouvert. Le jeu de masque que permet la virtualisation de la communication encourage le débat et la confrontation des idées.

Certes, la virtualisation n'est pas inhérente au seul journal littéraire. Ce mécanisme se retrouve dans le générique « média » et donc, dans tous les modes de communication quels qu'ils soient. Ce qui importe dans notre cas, c'est de souligner les opportunités qu'il soulève dans l'espace médiatique du journal littéraire : en favorisant l'échange, le jeu de rôle et la critique culturelle, il ouvre la porte à un acte créateur. Il libère les productions textuelles et permet l'innovation et il contribue à cette expérience de subjectivité analysée dans la dernière partie de ce chapitre.

En cela, la représentation du monde proposée par l'espace médiatique du journal littéraire doit être envisagée comme une réalité en soi, et non plus comme une simple représentation. Le rapport entre le virtuel et le réel n'est pas d'ordre artistique, ni même imaginaire. Il exprime une simple concordance. La spécificité de l'espace virtuel implique un processus global d'absorption de la réalité mais dans un objectif de recréation de cette réalité. L'existence d'un tel espace suppose à la fois une subjectivation de la communauté et une adhésion pleine et entière au monde déployé dans le périodique littéraire. C'est ainsi qu'intervient la notion de réalité virtuelle, définie comme l'articulation de la représentation mimétique du monde, telle une pratique artistique, et l'expression de la subjectivité de la communauté de lecteurs. Sa richesse tient aux interactions qu'elle suppose et à la diversité de ses représentations. Naturellement, plus les représentations sont nombreuses et variées, et plus les possibilités d'interactions sont larges, plus l'expérience de la réalité virtuelle sera riche. Avec le périodique littéraire, nous entrons dans les prémices de telles expériences, qui sont aujourd'hui bien plus amples avec le développement d'Internet. Les lecteurs de ces journaux expérimentent une nouvelle forme de communication, s'intègrent à une nouvelle communauté et trouvent la possibilité de donner un sens spécifique au monde en exprimant leur  
opinion.